

classes intermédiaires; en ruinant certaines couches de la petite-bourgeoisie, ce capitalisme en créait d'autres: artisans et petits boutiquiers autour des usines, techniciens et employés à l'intérieur des usines. Mais en se maintenant, et même en augmentant en nombre — la petite-bourgeoisie ancienne et nouvelle représente un peu plus de la moitié du peuple allemand — les classes intermédiaires perdaient la dernière ombre de leur indépendance, vivaient à la périphérie de la grande industrie et du système bancaire, se nourrissaient des miettes de la table des trusts monopolisés et des cartels, et de l'aumône spirituelle de leurs théoriciens et de politiciens professionnels.

Sur la voie de l'impérialisme allemand la défaite a dressé un mur. La dynamique extérieure se transforma en une dynastie intérieure. La guerre se changea en révolution. La social-démocratie qui aida le Hohenzollern à mener la guerre jusqu'à sa fin tragique, ne laissa pas le prolétariat mener la révolution jusqu'au bout. Quatorze années furent employées par la démocratie de Weimar à s'excuser de sa propre existence. Le parti communiste appelait les ouvriers à une nouvelle révolution, mais il s'avérait incapable de la diriger. Le prolétariat allemand passait par les hauts et les bas de la guerre, de la révolution, du parlementarisme et du pseudo-bolchevisme. En même temps que les vieux partis bourgeois s'épuisaient à fond, la force dynamique de la classe ouvrière se trouvait sapée.

Le chaos d'après guerre frappa les artisans, les commerçants et les employés non moins durement que les ouvriers. La crise agraire ruinait les paysans. Le dépérissement des classes moyennes ne pouvait signifier leur prolétarianisation, puisque le prolétariat lui-même donnait naissance à une armée gigantesque de chômeurs chroniques. La paupérisation de la petite-bourgeoisie, à peine cachée par les cravates et les bas de soie artificielle, rongea toutes les croyances officielles et, avant tout, la doctrine du parlementarisme démocratique.

Le grand nombre des partis, la fièvre froide des élections, le changement continu des ministères compliquaient la crise sociale d'un kaléidoscope de combinaisons politiques stériles. Dans l'atmosphère surchauffée par la guerre, la défaite, les réparations, l'inflation, l'occupation de la Ruhr, la crise, la misère et le désespoir, la petite-bourgeoisie se dressa contre tous les vieux partis qui l'avaient trompée. Les griefs violents des petits propriétaires plongés dans la banqueroute, de leurs fils universitaires sans emplois et sans

clients, de leurs filles sans dots et sans fiancés, exigeaient de l'ordre et une main de fer.

Le drapeau du national-socialisme fut hissé par des hommes originaires de la couche de commandement inférieur et moyenne de l'ancienne armée. Couverts de décorations, les officiers et les sous-officiers ne pouvaient admettre que leur héroïsme et leurs souffrances non seulement avaient été gaspillés en vain pour la patrie, mais encore ne leur donnaient pas de droits spéciaux à la reconnaissance. D'où leur haine pour la révolution et le prolétariat. Ils ne voulaient pas non plus accepter d'être relégués par les banquiers, les industriels, les ministres, dans les postes modestes de comptable, d'ingénieur, de fonctionnaire des postes et d'instituteur public. D'où leur socialisme.

Sur l'Yser et sous Verdun ils avaient appris à se sacrifier, à sacrifier les autres et à parler une langue de commandement qui en imposait aux petits-bourgeois de l'arrière. Ainsi ces gens devinrent des chefs.

Au début de sa carrière politique, Hitler ne se distinguait peut-être que par plus de tempérament, une voix plus haute, une médiocrité intellectuelle plus sûre d'elle-même. Il n'apporta au mouvement aucun programme autre que la soif de vengeance d'un soldat outragé. Hitler commença par des injures et des plaintes contre les conditions de Versailles, la cherté de la vie, le manque de respect aux sous-officiers valeureux, les intrigues des journalistes et des banquiers de la religion de Moïse. Des ruinés, des gens qui se noyaient, des gens à cicatrices, à ecchymoses toutes fraîches, il y en avait suffisamment dans le pays. Chacun d'eux voulait frapper du poing sur la table. Hitler pouvait le faire mieux que les autres. Il est vrai qu'il ne savait comment remédier au mal. Mais ses dépositions résonnaient tantôt comme un ordre, tantôt comme une prière adressée au sort cruel. Comme les malades désespérés, les classes condamnées ne se lassent pas de varier leurs plaintes ni d'écouter des consolations. Tous les discours de Hitler étaient construits sur ce ton. Le sentimentalisme informe, l'absence d'une discipline de pensée, l'ignorance jointe à des lectures bigarrées, tous ces moins se transformaient en plus. Ils donnaient à Hitler la possibilité d'unir dans la besace de mendiant du national-socialisme toutes les espèces de mécontentement et de mener la masse là où celle-ci le poussait. De ses improvisations du début, il ne demeura dans la mémoire de l'agitateur que ce qui rencontrait l'approbation. Ses pensées politiques furent le fruit de l'acoustique oratoire. Ainsi s'effectuait le choix des mots d'ordre.